

## À l'extrême couchant

Pierre-Yves Soucy

Volume 44, Number 4 (258), November 2002

Face au monde, figures du poète

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33018ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Soucy, P.-Y. (2002). À l'extrême couchant. *Liberté*, 44(4), 123–134.

# À l'extrême couchant

Pierre-Yves Soucy

*Enfin tout se tient dans le vide.*  
Pierre Reverdy

*C'est la peau du dehors qui se  
retourne et nous absorbe.*  
Jacques Dupin

On glisse au cœur des choses  
la fureur du jour  
sous la peau

le premier mot dépouille l'espace  
le vertige d'un visage  
s'avance dès que l'on bouge

on taille le fond de la nuit  
pour retrouver l'inventaire des lieux  
entre la marche à rebours  
et le pas de l'ombre  
mobile comme un vide  
qui se joue de l'écart.

Les jointures de l'errance  
hurlent au-dessus du jour  
leur givre sèche la bouche

on s'écarte peu à peu de la lumière  
à la limite on l'imagine  
à portée de fuite  
insensible l'espace tranche

en tournant la tête  
on traverse les mots et le monde

et on croit crever l'obscurité  
entre une mort qui s'invente  
et une mort qui se tait.

On altère le silence  
disperse l'inaudible  
  la lenteur d'une rencontre  
l'inséparable tremblement de la chair

on déplace la gravité des murs  
dans la toile du jour

on accueille la soif   une autre eau  
  prévient des hautes sources

l'été se couche dans les herbes  
des salves d'air pénètrent la rumeur de l'eau  
on s'avance pieds nus  
                  ignorant la bouche effleurée par le vent.

De tous les côtés le ciel remue  
jusqu'à faillir  
d'un seul mot le délit de la voix circule  
avec l'écorce de l'ombre  
où l'on pénètre  
les nervures jusqu'à l'œil

sous la pluie la brèche aux abois  
un vide au long de l'arbre  
comme une douleur fanée  
dans les feuilles

voir est respirer  
un visage que l'on échange  
comme une torche aveugle  
pour maquiller les fenêtres.

On traverse les lieux  
avec les mots que l'on porte  
à écorcher l'espace

contraint par le souffle  
le visage s'offre à la lumière  
sa naissance profane dérobée à la main  
devient invisible

au plus profond de l'air  
on capture des forteresses vides  
d'une langue trouée par l'ombre

l'œil rampe dans la poussière  
la peau tant de fois émondée  
flambe à la surface de l'air  
et tout se perd dans le jour.

À chaque pas  
                  on s'éloigne du jour de la nuit  
les dalles humides de la voix  
                  l'incision de la lumière  
gouvernent le poids de la pluie

au revers de la saison  
                  l'œil devient néant

l'arbre brûle où l'automne s'annonce  
                  à peine les scintillements d'un prisme  
sous la ronde des abris  
sous les floraisons des neiges  
                  où s'allongent les plaies de l'été  
la douleur nous délivre.

On extrait chaque mot  
de l'épaisseur des voix  
des paupières qui se courbent on retire  
le secret des visages

on s'approche d'un autre exode  
on refuse de forer ce qui est oublié

il n'y a plus rien à franchir  
le sang est bien cette matière obscure  
qui trace des fils  
au fond de l'œil  
qui érige le poids du monde.



On accède au jour  
par les rumeurs qui s'éloignent

du parcours à gravir on découpe l'espace  
par effraction

un timbre sourd dans les failles du vide  
remonte avec la saison

on invente l'herbe sous la neige  
on accorde au gel l'éclat de l'air

dans les mailles de la chair  
l'incandescence d'un profil  
intrigue tranchante contre la nuit

tout ce qu'on voit de sa propre disparition.

On prend place à l'intérieur des choses  
                                  on brûle contre la terre  
l'ailleurs n'est déjà plus un parcours  
                                  l'œil creuse  
                                  ce qui le regarde

là peut-être le désir de voir  
                                  toute l'impossibilité d'être  
l'empreinte d'un commencement  
                                  jusqu'à l'altération du réel

tant la solitude du corps  
peu à peu prend place  
                                  sous les lacunes du temps.

Au plus près      l'œil de profil rode  
                         fore la peau de ce qu'il touche  
on se tire hors de soi  
                         avec quelques échos  
                         le long de la pluie

les brumes de la ville  
entravent la lenteur du réel  
                         on surprend l'eau contre les lèvres

à l'extrême couchant      l'ordre ruminant  
                         l'orage écartelé  
l'errance amarrée aux pavés  
                         on se dresse saccagé  
                         par les rues qui gouvernent.

On ne va pas plus loin  
on entend déjà  
son propre silence  
sur lui on retourne  
nos paupières captives  
à l'intime devanture des nuits  
là le monde fléchit  
des visages sans nom  
déciment les saisons  
se recouvrent de cendres  
sans ombre sans doute  
on renonce à la pluie  
qui s'aventure sur les pierres.

Si près qu'on suffoque  
si proche que se dresse  
la peur avec l'ordre  
une voix tremble  
et l'horizon s'égare  
l'air ravaude la nuit  
lentement le monde se défait  
puis se refait  
entre ciel et terre  
l'ombre s'entaille  
le soir penche vers la porte  
l'ombre traîne son pas  
ce qui n'est pas visible borde ce qu'on voit.